

GEORGES BRASSENS, POÈTE LIBERTAIRE

« (On) nous apprend qu'un cycliste surpris par le sifflet d'un gendarme, perd le contrôle de sa machine et tue le représentant de l'autorité. Bien sûr, le hasard a fait le modeste. Il s'est contenté de peu. Un flic n'est qu'un flic, si abject soit-il... Et nous n'ignorons pas qu'en dépit de son trépas des milliers d'autres flics continuent malheureusement à vivre et à empuantir le pauvre monde. (...) Nous ne pouvons tout de même que nous réjouir de l'événement (...). C'est un début. »

Ces quelques lignes ne sont pas d'un quelconque émule de Ravachol ou d'un ténor de la CNT, mais de Georges Brassens, alors "Géo Cédille", qui officiait au *Monde Libertaire* avant de devenir le génial poète qu'on connaît.

Une grande carcasse, sac karstique et sarcastique

Si Georges Brassens revendique la fréquentation des truands, des prostituées et autres marginaux, c'est pour tracer une ligne infranchissable entre l'humain d'un côté et l'hypocrisie des bonnes mœurs de la société de l'autre. Il n'est pas besoin d'être activiste, d'agiter ses biceps ou de faire sauter des bombes pour être dans une révolte permanente et essentielle : que l'on repense au personnage de "l'artiste" dans le film de René Clair, *Porte des Lilas* : Brassens y campe un chanteur à l'arrêt, louvoyant d'un squat jusqu'au café où il boit à l'œil. Son absence d'activité est le premier des refus, de même que son aspect taiseux, taciturne : son silence est d'abord une révolte contre la parole comme compromission sociale, un refus du temps comme source de profit et d'usage, une lutte contre l'accélération propre à l'époque et un refuge dans un statisme à la contemplation assumée. Il y a du Georges Palante dans cet individualisme forcené, ce refus de tout sacrifice à la norme, ce panurgisme collectif...

*Gloire au flic qui barrait le passage aux autos
Pour laisser traverser les chats de Léautaud (Don Juan)*

C'est l'art du contre-pied non pas systématique mais viscéral, la différence étant essentielle : il n'y a jamais de système chez Brassens, pas plus qu'il n'y a de principe ni de sacré. Tout repose sur une forme de fidélité aux êtres et aux idées, considérées les uns et les autres d'une façon assez proche.

Le crime social ne se réduit pas à l'exploitation de l'homme par l'homme. Il recoupe aussi l'étouffement de l'individu par les règles sociales, la bienséance en bannière oppressive, les tabous de la collectivité autocélébrée en évidence sans alternative. Il n'y a pas de malheureux, de voyou, d'ivrogne que Brassens ne transfigure pour les

passer en des figures de rébellion contre l'ordre établi. Au fond, ce qui fait sa force d'individualiste forcené, c'est que les personnages de son œuvre sont ses propres potes avec lesquels il ne manifeste pas en cortège aveugle, avec un point de départ et d'arrivée, mais avec lesquels il s'arrête pour boire un coup et rire du Sérieux comme ultime absolutisme. Du plus grave des problèmes, Brassens fait une farce ou plus exactement une sottise comme on disait au moyen âge, car du sens se cache derrière chaque circonvolution verbale. Le rire recouvre en fait la rage de ceux qui ne vivent qu'à coup de réponses toutes faites et paraphrase Pascal pour mieux s'en moquer :

*Mettez-vous à genoux, priez et implorez
Faites semblant de croire et bientôt vous croirez.*

Brassens à la passion du sacrilège. C'est le conformisme des attitudes, c'est l'habitude aveugle qui fonde la croyance, donc l'idolâtrie, donc la soumission pavlovienne à l'autorité, ce que les militaires savent aussi bien que les



Dans le film "Porte des Lilas" (1957)

Les débuts de Brassens

Brassens naît en 1921 à Sète, fils de maçon et d'une émigrée de Naples. A 17 ans, il se fait virer de son lycée. Il monte à Paris et fait divers métiers (relieur, manoeuvre aux usines Renault) tout en hantant les bibliothèques de la capitale. C'est le moment où il se met à versifier. En 1942, il sort son 1^{er} recueil à compte d'auteur, *A la Venvole*. En 1943, il est requis par le STO et échoue au camp de Basdorf, non loin de Berlin. Il y fait connaissance d'André Larue et de Pierre Onteniente, "Gibraltar"... En 1944, il profite d'une permission pour rentrer à Paris et s'y planquer. Il trouve asile chez Jeanne Le Bonniec ("La Jeanne" l'épouse de Marcel Planche ("L'Auvergnat"). Il habite avec eux impasse Florimont. Il acquiert une guitare et se met à en jouer. En 1945, il se met à militer au sein du mouvement anarchiste. Il se lie avec des profils assez atypiques comme Marcel Lepoil, le poète Armand Robin, Henri Bouye, Marcel Renot... Il amène de son côté un ami à lui, le philosophe autodidacte Roger Tousseno. Il est correcteur au *Libertaire*, dans lequel il publie plus ou moins régulièrement des chroniques d'humeur ou des critiques artistiques. Il tente de lancer un journal non-conformiste, *Le Cri des gueux*. Cet échec est déterminant pour le début de sa carrière d'artiste. Il publie à compte d'auteur une pièce poétique, *La lune écoute aux portes*, sous un faux bandeau Gallimard. Le scandale qu'il escompte tombe à plat, car l'éditeur ne porte pas plainte. Il rencontre une jeune juive rescapée, Joha Heymann ("Puppchen") avec laquelle il partagera sa vie en toute indépendance. De 1948 à 1951, il s'essaie infructueusement au cabaret (*Le Tabou*, *L'Écluse*, *Le Caveau de la République*). En 1952, il auditionne avec succès chez *Patachou*, à Montmartre. Il y passe tous les soirs et y rencontre Jacques Canetti qui lui procure ses premiers débuts sur scène en solo, dans sa salle des *Trois Baudets*. Il rencontre au même moment son bassiste Pierre Nicolas, passe pour la première fois à *Bobino* et publie son roman *La tour des Miracles*. On est en 1953. Il publie *La mauvaise réputation* en 1954, recueil de ses premières chansons et de poèmes en prose. Son premier disque sort à ce moment et sa carrière démarre, pour ne plus s'arrêter.

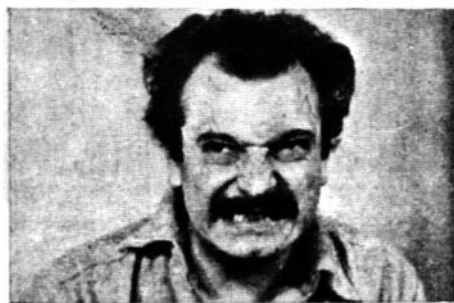
religieux. D'où le projet de désordre qui anime l'ensemble de son œuvre, au double sens libertaire et rabelaisien du terme, et c'est en ce sens qu'il célèbre la gloire du sexe, irréductible ennemi de l'ascétisme et de la mortification. Il y a chez lui la conviction presque rousseauiste que la Nature est bonne et que la frustration de la chair crée la méchanceté chez les personnes, la méchanceté étant en fait assimilée à la morale.



Georges Brassens à 18 ans

LA TOUR DES MIRACLES

premier-né de
GEORGES BRASSENS



Un monument de grand style qui
fera date dans l'histoire des lettres.

Éditions Jeunes Auteurs Réunis
1, rue Mirabeau, Paris
Tél. : MIR. 80-89

Encart presse pour son roman *La tour des miracles*, 1953

Il répond ici par le sarcasme mais aussi la mise au défi à ceux qui ont des recettes toute prêtes pour atténuer l'angoisse d'être homme, c'est-à-dire mortel. Quand il a épuisé le registre du blasphème libertaire, c'est-à-dire qui le libère, non de l'angoisse métaphysique mais de l'emprise de la réponse toute faite, de la certitude prête à emploi, il ne prétend pas à la sagesse, surtout pas, mais à la déconstruction souriante. Car ici, tout est déconstruction, inversion, altération et retournement systématique... Lorsque le grotesque est atteint, l'essentiel se joue : si Dieu existe, il voit que je ne suis ni pire ni meilleur donc il ne me juge pas. Alors foutez-moi la paix... Et même pourrait-on aller jusqu'à proposer : " Si Dieu existe, foutez-lui donc la paix aussi... ". Anarchisme ? Plutôt réfraction, car aucune proposition idéologique dans le scepticisme à la Brassens, mais plutôt un réel humanisme inscrit dans le présent au sens étal du terme, fort loin de l'instant du jouisseur consumériste. Dans *La fille à cent sous*, il retourne même la notion de désir sexuel :

*Et ce brave sac d'os dont je n'avais pas voulu,
même pour une thune
M'est entré dans le cœur et n'en sortirait plus
pour toute une fortune*

Le macho écoute son désir, dispose de la femme selon sa valeur sensuelle, esthétique, la consomme... L' amoureux est conquis, verbe passif, par l'autre, l'être complémentaire et indispensable, qui entre en lui et l'occupe en entier. D'ailleurs, à bien y regarder, le donjuanisme des femmes l'intéresse plus que la quelque peu ridicule posture de séduction masculine... Et c'est ce contresens, piège disposé contre le féminisme, qui a pu faire réagir des suffragettes énervées, donc aveugles, contre lui. Retourner le donjuanisme ne signifie pas se moquer des femmes mais toujours du donjuanisme... Réfraction ici déclinée à plusieurs jeux de miroir, afin de déconstruire jusqu'à l'absolu pour mieux parler d'amour, donc de liberté. Le parapluie répond à *Marinette*, à la *Jolie fleur* ou à *Putain de toi*... L'homme n'est pas victime mais mis en scène dans une posture inversée, non pour dénoncer la perfidie féminine mais pour célébrer les vertus du sentiment amoureux (*La fille à cent sous*) ou même l'instant amoureux (*Le parapluie*)... Cet instantané cultivé par notre mémoire qui

nous anime pour la vie et nous empêche de sombrer dans le désespoir.

On a écrit « à la passion de Brassens pour le non-conforme s'ajoutait toujours une grande compassion ». Quelle erreur ! Aucune compassion chez le moustachu. Il ne se penche pas sur les miséreux en se pinçant le nez. Il partage avec eux le même zinc, la même route glacée sans savoir où coucher, la même gouaille envers le soudain et l'imprévu, forcément gratuit.

Le mépris du poète pour le temps social de la fourmi correspond à une négation fondamentale du fric, donc l'adoption du gratuit comme mode de vie, comme oxygène. C'est le fondement de son enthousiasme, lequel n'est pas incompatible avec un sourd pessimisme.

A partir de là, point n'est besoin de rechercher la transgression : Brassens est transgressif en étant Brassens. « Je suis anarchiste au point de toujours traverser dans les clous pour ne point avoir à discuter avec la maréchaussée ».

A leur façon, Céline, Cendrars et, un peu en dessous, René Fallet et Audiard ne faisaient pas autre chose. Et en ce sens, Brassens reprend un sentier familial à tous les jeunes artistes de l'après-Commune, qui avait entrepris d'utiliser François Villon et Rabelais comme des armes de choc contre la censure toute puissante brandie par la Bourgeoisie absolue. De là vient certainement sa gourmandise pour les rondes de squelettes, la Faucheuse et les repas pantagruéliques qui émaillent ses chansons. La nervure vitale liant ce contenu à clef avec un vocabulaire aussi baroque qu'improbable, c'est l'ironie.

La collaboration au *Libertaire*

Brassens a lu très tôt Proudhon et travaillé longtemps Bakounine et Kropotkine.

*Si le vol est l'art que tu préfères
Ta seule vocation, ton unique talent
Prends donc pignon sur rue, mets-toi dans les affaires
Et tu auras les flics même comme chaland.*

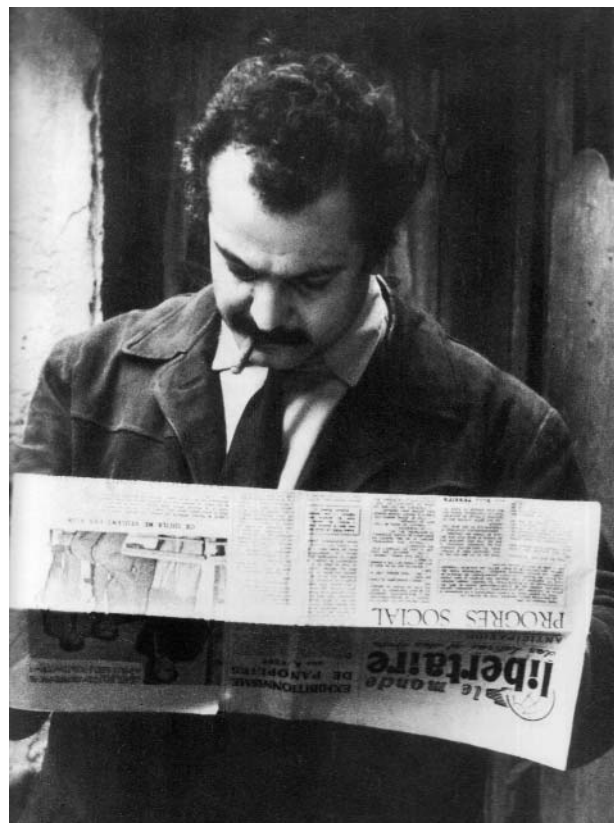
(Stances à un cambrioleur)

Il collabore au *Libertaire* à l'été 1946, à 25 ans, sous les pseudonymes de "Géo Cédille" ou "Charles Brens".

« J'ai découvert là des choses que je portais en moi, écrit-il à André Sève, sans savoir quel nom leur donner. Priorité à la liberté. Je me suis trouvé une espèce de famille de pensée. Je ne suis pas doué pour t'expliquer ces théories, c'est une sorte d'attachement viscéral à la liberté et une rage profonde quand des hommes veulent imposer quelque chose à d'autres hommes ».

Le *Libertaire* est l'organe fondé en 1891 par Sébastien Faure. Interrompu depuis août 1939, il renaît le 24 décembre 1944 et devient bi-mensuel en septembre 1945. On y trouve neuf textes de Brassens signés Géo Cédille, un autre signé Gilles Colin, cinq signés "G.C." et quelques autres sans signatures que Marc Wilmet, auteur d'un très réussi *Brassens libertaire*, identifié de la main du poète. Il aurait également utilisé le nom de "Gilles Corbeau" ou de "Pépin Cadavre", sans qu'on en trouve trace dans Le *Libertaire*. Il y a donc fort à parier qu'il reste encore des inédits de la plume de Brassens à dénicher dans les colonnes de la vieille presse anarchiste de la fin des années 40. Le pseudonyme de Géo Cédille est certainement en relation avec le poste de correcteur ("regatteur de

virgules") que Brassens occupe au journal. Les quinze articles signés Géo Cédille s'échelonnent du 20 septembre 1946 au 12 juin 1947, donc sur à peu près une année, au terme de laquelle Brassens claque la porte du mouvement anarchiste.



En pleine lecture du "*Monde Libertaire*"

Il y a tout lieu de croire que le refus de passer les textes de son ami Toussenot fut le point de départ de la rupture de Brassens avec Le *Libertaire*, et avec le mouvement anar plus généralement. « La semaine prochaine, écrit-il à Toussenot, nous essayerons de publier ton étude sur le style et cela me coûtera une formidable engueulade de la part du comité national (car il existe un comité national !) qui est assez réfractaire aux choses du cinéma, ainsi qu'à celles de l'Esprit d'ailleurs... ». Trois mois plus tard, il écrit au même Toussenot : « Je t'avoue qu'au fond, je suis soulagé [de sa rupture avec les anarchistes]. Ma vie n'était plus tenable et les attaques des imbéciles m'épuisaient. (...) Ils ont de l'art et de la pensée une conception abécédaire et bourgeoise, au sens où l'entendait Flaubert : " j'appelle bourgeois quiconque pense basement " ».

Brassens n'en demeure pas moins un compagnon de route des anarchistes puisqu'il participe dès la sortie de son premier disque en 52 au grand gala annuel de la *Fédération Anarchiste* à la Mutualité en novembre 1953. Le *Monde libertaire* du 19 novembre y fait référence :

Pacifiste et syndicaliste révolutionnaire, père de l'objection de conscience, qu'il pratique depuis 1907, **Louis Lecoin** fonde l'hebdomadaire *Liberté* en 1958, afin de soutenir sa campagne pour la reconnaissance du statut d'objecteur de conscience. Ce statut, bien qu'assez éloigné du projet initial, est finalement voté, mais très vite, une autre loi interdit à quiconque d'en faire l'information ! Louis Lecoin fédère autour de lui et de sa lutte des personnalités diverses : des religieux, des anarchistes, des intellectuels de gauche, des artistes : l'Abbé Pierre, Yves Montand, André Breton, Jean Giono, Albert Camus... Et donc Brassens.

« Voici Georges Brassens, sa guitare, ses moustaches et Dame Poésie sur ses pas. Pourtant, un fidèle et redoutable compagnon a abandonné notre ami, c'est Mr Le Trac. Brassens, délivré de ses sortilèges, chante en copain pour des copains. Dans la salle, ça bouillonne, certains hurlent les titres de leurs chansons préférées, d'autres exultent silencieusement. Et pendant ce temps là, Brassens continue, détendu et souriant, distribuant la fleur bleue à qui veut bien la prendre. Il est vrai que beaucoup préfèrent, à la délicate fleurette, l'effroyable fricassée de flics sauce noire, dont notre moderne troubadour a le secret. Sur cette sorte d'apothéose se termina la première partie de notre programme ».

Cette recension est fort éclairante à plus d'un titre : d'abord, Brassens y jouit d'une reconnaissance immédiate de la part de ses camarades libertaires, terreau primal de son futur public élargi à toutes les franges idéologiques possibles. Ensuite, il est censé s'être débarrassé de son trac maladif. Mais surtout, il est manifeste que les militants séparent les chansons "à idée" de celles a priori "sans idée", sans s'apercevoir le moins du monde qu'elles participent du même engagement poétique, qu'elles sont justement nettement plus incisives dans leur diversité que comme une addition de brûlots, forcément répétitifs à la longue. Cette incompréhension réciproque scellera la rupture entre Brassens et des libertaires dont le poète condamne le dogmatisme pontifiant et le manque de poésie, celle-ci étant assimilée à l'absence d'autodérision.

On peut parfaitement comprendre ce différent, entre des militants purs et durs, adeptes des interventions en usines lors de l'année 47 et un poète qui est loin des piquets de grève. Si le reproche de l'humour est loin d'être infondé, il ne s'agit pas non plus de défendre par principe le point de vue de Brassens parce que c'est Brassens. En revanche, lorsque le poète décline l'invitation du gala de 1954, il est ignoble de voir Le Monde libertaire l'accuser illico de "faiblesse" et de soumission envers un pouvoir politique qui s'emploie alors, sous la férule du ministre de l'intérieur François Mitterrand, à couler le journal et le mouvement tout entier. Brassens invoque des raisons de santé, en pleine guerre d'Algérie : c'est donc un traître. Accusations qui sacrifient aux procédés les plus misérables du stalinisme en vogue... Rien n'atteste effectivement que Brassens ait été malade, ce qui n'est pas un motif pour lui reprocher une prétendue compromission. Tout porte à croire que le poète en a eu plus que marre, à un moment donné, des œillères



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Marcel Lepoil a commencé à militer dans le mouvement libertaire au début des années 1920. En 1948, il quitte la FA (Fédération Anarchiste). A l'occasion de cette rupture, Georges Brassens, secrétaire du groupe de Paris 15^{ème} écrit la circulaire suivante :
« Chers camarades, le groupe de Paris XV a l'honneur de vous faire savoir, que toujours à l'avant-garde de la fantaisie, il organise (...) une réunion monstre au cours de laquelle l'ex-membre de notre mouvement, Lepoil Marcel, traitera de l'anarchisme et du néo-marxisme en controverse avec un quelconque orateur de la FA, talentueux de préférence afin que le débat atteigne à de hautes périodes. Je pense, au nom de la plupart des militants de notre groupe que la démission du « prophète de Corneille-Parisis » ne saurait en aucun cas exclure ce camarade de ces réunions pour la bonne raison que sa foi libertaire ne s'est pas envolée en même temps que sa carte ! »

avec lesquels ses compagnons d'engagement ont accueilli ses premières œuvres, en les enfermant dans des catégories des plus étroites.

Conclusion

Montaigne a écrit « Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien ». Or Brassens, comme tout poète, est en quête permanente. C'est un lecteur infatigable, il connaît par cœur des milliers de chansons. Il écoute énormément, s'imprègne de l'air de son temps intime, curieux mélange d'autrefois et d'éternité, comme en atteste son vocabulaire. Il n'oublie jamais la mouise et la gerçure de la faim conjuguée à l'épuisement, comme on le voit dans *Le bûcheron* : " Point de pain quelquefois et jamais de repos " ou comme " la pauvre vieille de somme qui va ramasser du bois mort pour chauffer Bonhomme... Bonhomme qui va mourir, de mort naturelle "

C'est peut-être la raison profonde pour laquelle Brassens est tellement mal à l'aise vis-à-vis de son public (timidité, quelle timidité ?). Il ne cherche pas les gens, mais comme Diogène, il cherche un homme (ou une femme).

Poète, chanteur, philosophe, révolté, Brassens est tout aussi satiriste, à la fois sur le mode Grand siècle comme Boileau ou La Bruyère et sur le mode XIX^{ème} à la façon d'un Daumier, d'un Grandville ou d'un Gustave Doré. « Ne croyant ni en Dieu, ni en une société parfaite, ni en une amélioration de l'homme, je suis désespéré. Les choses n'étant pas ce que je voudrais qu'elles fussent, j'ai tendance à râler, à rouspéter... Et puis je transforme ça en gaieté. En ironie. En humour. Ne voulant pas pleurer, parce que je suis quand même un type pudique, ne voulant pas trop non plus crier, ni me plaindre, ni pousser les cris souffrants des romantiques (au fond, je suis un romantique dénaturé...), alors je fais semblant d'être gai. Même devant moi, je n'aime pas pleurer ».

Les conférences-visites-débats du cycle
"Les dimanches au musée" se déroulent
au **Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis**
22^{es}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris
chaque premier dimanche du mois,
de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

